

SOUVENIR PARFAIT DE LA MORT

Савршено сећање на смрт / Savršeno sećanje na smrt

RADOSLAV PETKOVIĆ

EXTRAIT

Chapitre 3

(P. 99-132)

Cet hiver-là à l'école de Scholarios, j'entendis pour la première fois le nom de Georges Gémistos. Tout récemment, murmurait-on, il y enseignait et, en réalité, commandait cette infernale confrérie ; parti en Orient, il s'était initié là-bas à des pratiques mystérieuses, démoniaques, qu'il avait ensuite transmises à ses élèves. Mais ces allégations se chuchotaient, et vaguement, car cette histoire faisait problème : Gémistos n'avait pas été brûlé, châtement sans doute mérité pour un hérétique de cet acabit, et il n'avait pas sauvé sa peau en fuyant l'empire tête baissée. Bien sûr, il lui avait fallu quitter Constantinople, mais pour s'installer à Mistra où il jouissait de la protection du despote tout en conservant, semble-t-il, la sympathie et du vieil empereur et du jeune. Incriminer Gémistos à trop haute voix pouvait s'interpréter comme une accusation portée contre eux, et la loi se montrait sur ce point très sourcilleuse.

- Que sais-tu de Gémistos ? avait interrogé mon père.
- Il est Grand Juge du despotat, avait répondu le fonctionnaire impérial.

Jean, quant à lui, fréquentait l'école du patriarcat, celle donc où ma mère aurait souhaité m'envoyer pensant l'endroit moins périlleux que l'autre dirigé par de douteux philosophes connaissant le latin et Aristote.

Les jours suivants je fus changé de faction, et je ne vis plus Jean. Je rencontrai surtout Marc et Luc, mais c'étaient des gamins, des fils d'artisans qui, leurs études terminées chez le didascalos, ayant appris à lire et lu quelques fables d'Ésope et les Psaumes, avaient cessé de se charger l'esprit avec les infortunes des érudits. Sur les sorcelleries, naturellement, ils en savaient autant que le citoyen moyen de la Ville, c'est-à-dire un sacré bout. Et pour la théologie, ils n'ignoraient évidemment pas que les Latins étaient de grands hérétiques car ils utilisaient du pain azyme lors de la communion, d'où, chez nous, ce sobriquet d'Azymes qui les désignait. Comme n'importe lequel d'entre nous, ils étaient prêts à prendre les armes pour la défense du pain au levain. Mais là, je pense, s'achevaient leurs connaissances. À quoi bon solliciter leur avis car ils seraient demeurés sourds à mes dilemmes, et leurs réponses auraient reflété ce qui les habitait à cet instant : l'antique penchant pour les légendes bizarres et, par-là même, la magie, ou la stricte orthodoxie chrétienne qui, chez l'un et chez l'autre, allait de front avec le premier penchant. Ces deux dispositions, peut-être même ces deux croyances, vivaient en eux comme chez nombre d'autres de nos compatriotes, mon père et ma mère y compris, en parallèle, et même en harmonie. Pour surprenante qu'elle puisse me sembler aujourd'hui, l'explication en est, à mon sens, fort simple : tout reposait sur des choses un jour entendues et admises sans jamais beaucoup y réfléchir ni remettre en question tous les éléments de leur foi. Peut-être que le moine Gennadios avec son intolérance actuelle envers la logique a, finalement, raison : il la connaît mieux que nous tous, et ce que la logique détruit peut hors de sa présence subsister en harmonie.

Contre ma volonté Jean et moi nous nous retrouvâmes pourtant quelques jours plus tard. J'espérais qu'il temporiserait, qu'une forme de préambule lui serait nécessaire avant d'en venir à l'inexorable. Je faisais erreur, ce qui était depuis longtemps en ébullition déborda, l'impatience l'avait gagné.

– Tu te rappelles notre dernière conversation, dit-il aussitôt après m’avoir salué.

L’impatience, mais aussi l’imprudence : des soldats, tout près, pouvaient sans peine entendre ce que nous disions.

– Oui, fis-je laconique.

– Alors ?...

Alors... me dis-je, ce n’est pas l’envie qui me manque de passer à l’ennemi. À cause de toi !

Je haussai les épaules.

« ...Tu ne feras pas un grand guerrier maintenant, déclara Jean avec détermination. Un jour peut-être, quoique j’en doute. Tu sais, nous pourrions être plus utiles qu’à rester à regarder la mer et à l’occasion tirer une flèche ? »

– Et comment, d’après toi ?

Il me scruta, puis se retourna. La prudence, enfin. Les soldats étant à proximité, il se mit à chuchoter.

– J’ai acquis certains savoirs...

Je l’aurais parié. J’aurais voulu filer chez moi, courir, non auprès de mon père, mais de ma mère.

– S’ils sont ceux auxquels je pense, il serait plus judicieux de ne rien en dire...

Il sourit :

– La Ville est bourrée de sorciers.

– C’est vrai. De vieilles soulardes que personne ne prend au sérieux. Je ne suis pas sûr que l’on traiterait aussi à la légère ceux comme toi qui lisent Aristote et Platon.

Malgré mon total désespoir, ma répartie se teintait d’une certaine fierté. Je m’étais compté parmi les lecteurs d’Aristote et de Platon même si je n’avais entendu sur le premier que quelques bribes et que je savais, en gros, que le second était l’inspiration des sorciers. Et ma fierté s’accrut quand, l’instant d’après, Jean ne vit là rien d’anormal.

– D’une certaine façon, tu as raison. Le hasard n’y est pour rien si, depuis Jean Chrysostome, personne ne prend les vieilles pochardes au sérieux. Avec nous... – Ô le bonheur imbécile qui m’a alors inondé ! – tel ne serait pas le cas. Avec les vieilles bonnes femmes, personne n’a rien à gagner ni à perdre, hormis ceux à qui elles prennent de l’argent. Mais...

Il me saisit sous l’aisselle et m’entraîna plus à l’écart des soldats.

« ... avec ceux qui ont de l'instruction, c'est différent. Avec eux, il y a à gagner. Et aussi... à perdre. »

Je vis s'embraser le feu du désastre. Et très sottement je repensai à une maxime que le didascalos m'avait naguère rabâchée : 'N'accorde pas ta confiance avec légèreté, même à tes amis.'

Or Jean n'était même pas mon ami.

– Tu sais fort bien ce que cela signifie. Nous ne serions pas les premiers à finir sur le bûcher. Ou, bras et jambes brisées, à être jetés à la mer. Et même si cela ne devait pas être, tu penses que c'est bien ?

– Ne m'as-tu pas toujours dit qu'il fallait tout faire pour sauver la Ville ?

– Même au prix... – je m'interrompis, la bouche totalement sèche – même au prix d'une alliance avec l'enfer ?

Il baissa les yeux, mais juste une fraction de seconde.

– Bon... On va procéder autrement... Le prêtre prie-t-il pour que tombe la pluie ?

– Oui. Mais à l'église, mais c'est Dieu qu'il prie. Je ne crois pas que tu pensais à ça.

– Il ne prie pas que Dieu, les saints aussi.

– Qui sont nos intercesseurs auprès de Dieu.

– Peu importe. Acceptons que, hormis Dieu, existe une autre, je dirais existent d'autres forces qui détiennent le pouvoir. Avec, bien sûr, la bénédiction divine. Mais si tout dépend de Lui, et de Lui seul, pourquoi le prêtre devrait-il s'adresser à un autre que Lui ?

Je ne sus que répondre. Je ne saurais pas plus aujourd'hui. Ou, alors, aujourd'hui seulement, je ne saurais que répondre.

– Je ne suis plus sûr...

– Sûr de quoi ?

– Que c'est bien.

Il se tut. Les soldats riaient.

– Tu sais comment saint Basile expliquait le principe de l'iconomie ?

Je me glaçai. J'étais encore très jeune, je me lançai à peine dans les études sérieuses, mais déjà je savais : si en appeler aux saints ou à Dieu se révèle inopérant, alors jouer la carte de l'iconomie.

J'en avais quelques notions, supérieures même à celles mises en pratique dans la conversation quotidienne, le plus souvent afin de se justifier quand on cherche à berner autrui. J'étais persuadé d'en connaître alors davantage sur l'iconomie que ce que j'en sais aujourd'hui mais, en tout cas, plus que ce que proposait l'argutie de saint Basile.

Une argutie simple et fourbie sur le modèle de l'Ancien Testament : le père de Jacob à l'agonie était aveugle et souhaitait léguer son héritage à son fils Esaü. Jacob s'avança jusqu'au lit du mourant travesti en Esaü et l'héritage lui fut transmis. Du point de vue moral, c'est là un péché multiple, Jacob ayant dupé son père et volé son frère. Toutefois, dit saint Basile, il nous faut ici appliquer le principe de l'iconomie : la perte que fait encourir son péché à l'espèce humaine est moindre que le profit qu'il lui a occasionné.

« Si tu sais, dit Jean, alors applique-le. Et tu comprendras que le gain est supérieur... à ce qu'un moine borné pourrait te reprocher. »

– Soit. Mais si tu as déjà tout si bien combiné, si tu sais de quelle façon agir, qu'attends-tu de moi ?

– Nous devons être trois.

– Et... le troisième ?

– Je ne sais pas encore. Marc ou Luc, l'un des deux. Il faut que je réfléchisse.

Cela n'augurait rien du tout de bon. J'appréhendais que Jean se mît à m'expliquer ce pour quoi il fallait être trois, mais la conversation semblait l'avoir épuisé lui aussi. Nous convînmes de réfléchir, chacun à sa manière.

J'avais gagné du temps – très peu, j'en étais conscient. Je montai à mon poste de guet et m'immergeai dans mes pensées. Par bonheur, pendant ma faction les Turcs ne tentèrent rien par ici.

Je savais peu de choses sur Jean, sauf qu'il fréquentait l'école du patriarcat et que c'étaient les études qui l'avaient amené à Constantinople ; quant à son lieu d'origine, je n'en étais pas très certain : mon oreille surprenait parfois dans son parler des intonations qui trahissaient un provincial – bien que Jean s'évertuât à n'en rien laisser paraître – mais mes connaissances bien trop sommaires en matière de langue ne me permettaient pas de déterminer d'où il venait. Soit. Alors encore

je me rappelai assurément son prénom, et j'avais déduit de certaines de ses histoires qu'il habitait près de Sainte-Sophie, un quartier de rues étroites, abruptes dévalant vers la mer, alors encore densément peuplé, mais dangereux : on racontait que là-bas, moyennant deux trois pièces d'or, trouver quelqu'un pour trancher la gorge de n'importe qui était un jeu d'enfant. Jean avait dit aimer, la nuit, s'asseoir près du Phare, et c'était à ce détail que j'avais conclu où il habitait.

Quoique le vieux palais, ou plutôt ses ruines, dominât toujours ce secteur, depuis l'installation des empereurs aux Blachernes, c'était en majorité des miséreux qui vivaient là. Ce n'était pas une règle qui ne souffrait pas d'exception ; notre quartier n'était guère différent, mais c'était ma famille qui se singularisait. Enfin, jusqu'à un certain point : jamais nous ne fûmes de riches notables comme les Notaras. Mais depuis des lustres à Constantinople quiconque ne vivant pas dans un grand dénuement était une exception... exception faite des Vénitiens et des Génois chez qui c'étaient les pauvres qui faisaient exception à la règle !

Jean nous était tout simplement apparu : quelqu'un l'avait placé là pour veiller sur nous, quelqu'un qui devait en savoir davantage sur son compte et dont j'ignorais l'identité. J'aurais pu interroger Constantin avant mais l'idée ne m'était pas venue, et maintenant j'avais peur de le faire. Et la sensation aussi, en le demandant, de trahir la confiance de Jean. Aujourd'hui, je ne saurais plus dire si c'était réellement un acte de solidarité entre nous les érudits qui lisions Aristote et Platon, ou si c'était moi, le débutant, qui me le figurais. Un peu comme si nous formions une véritable Confrérie.

Quelques jours plus tard, alors qu'on me relevait, Jean vint me chercher.

– Allons-y, dit-il sans poser de question. J'ai trouvé le troisième.

Nous parvînmes au Lycos et traversâmes. Tranquillement la rivière parcourait son dernier stade avant de se jeter dans la mer ; je me rappelai l'histoire qui la décrivait fantasque, avec des crues et débordements fréquents, jusqu'à ce qu'Apolonios de Tyane l'eût domestiquée par sa magie.

À côté de la porte Sans-Nom, sous un olivier, attendaient Marc et Luc.

– Quel besoin as-tu de moi ? demandai-je avec une ultime lueur d'espoir. Tu en as trouvé deux autres.

– Ne dis pas de sottises. Ces deux-là, tu le sais, en valent à peine un.

Alors que nous approchions, le regard de Luc croisa le mien, et mes pensées s'en retournèrent aux mosaïques de Sainte-Sophie. Avec ses grands yeux bleus, Luc me faisait penser à un ange. Et Marc... à personne.

– Ils sont décidés, dit Jean quand nous fûmes sous l'olivier.

Le soleil brûlait fort, et l'arbre n'offrait guère de fraîcheur.

Qu'as-tu donc bien leur raconter ? songeai-je. Tu auras invoqué la caution de l'empereur et de Dieu, c'est sûr. Parlé d'économie ? À mon avis, non, ils n'en connaissent pas grand-chose, et le peu qu'ils savent pourrait semer le doute dans leur esprit. Enfin, ils ont l'air convaincus et prêts. Je m'assis.

– Nous avons fait serment, dit Marc. De garder le silence sur les grandes choses à accomplir.

Si Jean et Luc ramenaient mes pensées aux personnages des mosaïques, pour Marc, c'était le vide. Un néant qui m'inquiétait.

Jean demeurait debout. Il me fit soudain l'impression d'hésiter, et même d'avoir peur ; comme s'il ne savait pas exactement quoi dire, ni comment se lancer.

– Le silence prélude aux grandes actions, fit-il enfin solennel.

De mieux en mieux, me dis-je. Mais le meilleur était à venir. Jean s'était exprimé avec aisance et conviction, la première phrase avait ouvert la voie à la suivante. Désormais, il savait.

« ... Comme tous les quatre en sommes convenus, poursuivit Jean, il nous faut combattre l'ennemi avec son arme la plus puissante. À notre manière... »

Que les deux autres en convenaient, c'était l'évidence. Ce sur quoi lui et moi étions d'accord demeurait pour moi un mystère.

« ... Ce sera dangereux, mais n'oubliez pas que sans cette arme, la victoire est impossible. Tous, nous admirons Alexandre de Macédoine... »

Il s'interrompt emphatique, fit glisser son regard de l'un à l'autre, et enfin le fixa sur moi.

« ... mais très souvent sans savoir qu'il n'aurait pas été ce qu'il fut, le plus grand guerrier de tous les temps, si Aristote, son maître, ne l'avait pas initié à mille savoirs secrets. Des savoirs qui lui ont valu davantage de victoires que ses phalanges...

Entre-temps, on a peaufiné ses arguments, songeai-je caustique.

« Tous les anciens souverains étaient versés dans une foule de sciences secrètes. Rappelez-vous Salomon. Il a construit le premier Temple. Il était l'un des plus puissants... savants.

Il avait marqué une pause le temps de choisir ce mot. Le premier à me venir à l'esprit aurait été : magicien. Et à l'esprit de Jean sans aucun doute aussi.

« D'abord, il faut nous préparer. Premier pas : les trois prochains jours, ne rien avaler sinon de l'eau. Se garder des pensées impures. Bref, observance du jeûne strict.

La voix de Jean avait pris des accents de prêtre exhortant de l'ambon. Lui seul était debout. Les deux autres le dévoraient des yeux ; la cime de l'olivier, clairsemée, charmarrée de soleil, lui dessinait un cadre autour du visage.

À cet instant, et malgré moi, j'aurais dit : lui faisait comme une auréole. Aujourd'hui, en dépit de la tragédie qui devait en fin de compte le frapper, et nous frapper, cette comparaison me ferait plutôt sourire. Les connaissances et l'expérience acquises au fil du temps sont très certainement porteuses d'une profonde aigreur et d'un scepticisme que nous confondons aisément avec la sagesse. Peut-être suis-je aujourd'hui, effectivement, plus sage. Peut-être.

« Règle du silence, continua Jean avec emphase avant de s'interrompre comme pour accentuer par cette pause le poids de ses paroles. Sur notre accord, mais pas uniquement. Ces trois jours, se taire le plus possible, ne parler qu'en cas de nécessité et très succinctement. Cela fait partie aussi de la préparation. »

Il ne cita pas les mots du Christ condamnant l'abus de la parole. Tous trois y pensâmes. Et lui aussi, sûrement.

J'ai la conviction que là, sous l'olivier, il se sentait prédicateur. Et aussi prophète ? Je l'ignore. Jamais je ne percerai la façon dont il avait conçu toute cette entreprise : la lui avait-on chuchotée, existait-il dans l'ombre quelqu'un pour le guider – en réalité, pour nous guider lui et moi sur ce chemin d'avance prévu pour tous les deux – ou tout cela n'était-il qu'un jeu d'une extrême, d'une mortelle gravité, imaginé par un jeune homme, le matin encore enfant, qui avait amalgamé tous ses rêves et désirs, toutes ses lectures et demi-savoirs ? Et le jeu, comme sur un coup de dés, se révélerait déterminant.

– Que sais-tu au juste ? demandai-je tandis que tous deux rentrions en direction du port de Lango.

– Assez, dit-il d'un mot.

Je ne le crus pas. Je pense qu'à cette question, jamais il ne m'aurait répondu franchement. Et je ne crois pas non plus à la sincérité de sa dernière confession : pas de sa déclaration à ses bourreaux, sous la torture nul ne peut à cet instant dire la vérité mais simplement avouer ce qu'il estime devoir mettre fin à ses souffrances ou, alors, jouer les héros ; non, je veux parler de sa confession véritable, celle, ultime, qu'il a pu faire à un prêtre mais qui, probablement, jamais n'eut lieu. N'existe que sa vérité à lui et qui ne fut jamais gravée dans la pierre ; elle se modifiait en fait à chaque instant, en fonction de ses dires ou actes, elle changeait de visage, à l'image de Protée, au gré des événements, mais pour lui, au moins, elle n'en restait pas moins la vérité vraie. Il se disait magicien, mage ou savant.

Je sais aujourd'hui ce que je sais, mais que ce savoir soit suffisant ou non, il est maintenant bien supérieur qu'au moment où, laissant Jean, je rentrai chez moi à travers le vignoble. Il était plutôt à l'abandon, mais du raisin pendait ça et là attendant les dernières heures de mûrissement ; ce qui redonnait courage à mon père car il avait vu que dans la Ville, après deux mois de siège, ce n'était toujours pas la famine, à la différence du siège précédent qui revenait souvent dans ses histoires et où aucun fruit n'avait eu la chance, même pas de mûrir, mais juste de verdir convenablement. Je m'arrêtai pour cueillir une grappe puis continuai tout en avalant des grains encore aigres – comme pour me préparer en vue de ce qui s'annonçait.

Je m'en tins aux recommandations de Jean, cette grappe fut la dernière nourriture que je pris au cours des trois jours suivants, mais sans que j'en souffre. Chez moi, on observait avec rigueur les trois jeûnes, et l'on jeûnait non moins strictement et le mercredi et le vendredi. Pour le silence, ce me fut plus facile encore. Les mots dits à haute voix commençaient à me faire peur, sur quoi qu'ils portent.

Quant au siège, la situation allait de mal en pis. Les Turcs faisaient donner toutes leurs armes, les boulets et les pierres pleuvaient sans discontinuer sur les murs. Les assauts contre les remparts redoublaient de fréquence et d'âpreté. « Ils ont subi beaucoup de pertes aujourd'hui, dit mon père un soir. Nous en déplorons pas mal aussi. L'ennui, c'est que 'pas mal' représente bien davantage pour nous que 'beaucoup' pour eux. Combien nous sommes est facile à compter ; eux sont adossés à l'Asie toute entière. »

Peu avant le début du siège, mon père m'avait emmené sur l'autre rive de la Corne d'Or, à Galata. M'y avait d'abord amusé le brouhaha de l'italien, que l'on pouvait entendre également dans les rues de Constantinople, mais à Galata sa domination était totale. Je contemplai les clochers effilés de Saint-Antoine, si différents des bulbes de nos églises, mais la vue au-delà du Bosphore m'effraya. J'eus l'impression qu'en ce début de soirée, de l'autre côté du large et toujours animé détroit, s'ouvrait subitement devant moi l'infini, un infini grisâtre dont arrivait – mais aussi puisait sa force – notre ennemi.

Peut-être était-ce la raison qui me faisait suivre les recommandations de Jean. À l'évidence, il n'était pas le seul à vouloir combattre avec d'autres armes que l'épée. Journallement, des processions promenaient l'icône miraculeuse de la Vierge, elle-même suivie par le patriarche, sur les remparts sans se préoccuper des boulets et des pierres catapultées qui passaient en sifflant. Personne n'était égratigné, et le peuple friand de miracles voyait là l'augure d'un prochain revirement salvateur. Et une fois encore on ressassait l'histoire de ce siège qui remontait à quelque huit siècles, au temps de l'empereur Héraclius : la situation, comme celle actuelle, était critique ; les Perses avaient conquis Jérusalem et fait main basse sur la Sainte-Croix du Crucifiement. L'empereur et son frère s'en étaient allés reprendre la ville et la croix, mais

alors qu'ils se battaient en Asie contre une armée, l'empereur perse Khosro en avait lancé une autre contre la Ville, s'alliant au passage aux Slaves toujours prêts au pillage.

Le patriarche Serge, qui assurait le commandement, pensait tout comme Jean que les épées et les flèches n'étaient pas des armes suffisantes. Sur les murs de Constantinople, quotidiennement, avec tout ce que l'on comptait de prêtres et de moines, il conduisait des processions qu'ouvrait l'icône miraculeuse de la Vierge dite, à l'époque déjà, la protectrice de la Ville. La nuit, sur les remparts, on vit apparaître une femme drapée de blanc, dont la parure étincelait d'un éclat qui n'était le propre que du soleil ; les yeux soudainement aveuglés, les barbares sentirent la peur envahir leur cœur. Une autre nuit se déclencha une terrifiante tempête qui emportait tout devant elle ; elle chassa aussi les assiégeants qui, dans leur fuite, ultime vengeance, incendièrent toutes les églises à portée de main ; mais la Sainte-Vierge des Blachernes, alors encore à l'extérieur de l'enceinte, demeura intacte. Sitôt qu'on y mettait le feu, raconta-t-on, il s'éteignait, comme s'il tombait dans l'eau.

Le rempart fut ensuite prolongé pour enclaver la grande église. Lors de la prise définitive de la Ville, ce serait à cet endroit que les Turcs ouvriraient une brèche.

Je rappelai à Jean le miracle accompli par la Vierge, avec le pâle espoir qu'il renonce et nous épargne la peine de chercher à en faire un.

– Jamais je n'ai entendu dire que la Vierge était apparue sur les remparts, me coupa-t-il résolument. Tiens-t-en à notre accord, rien de fâcheux ne peut en découler.

J'avais bien peur que si, mais je gardai bouche cousue. Jean avait raison de douter de la présence, cette fois, de la Vierge à nos côtés car elle ne semblait pas spécialement décidée à nous sauver. La nuit précédente, la porte des Blachernes, derrière laquelle se trouvait justement l'église de la Sainte-Vierge, avait été la cible d'une attaque de grande envergure : l'espace ayant été englobé dans l'enceinte postérieurement à la construction du triple mur de Théodose, le rempart y était simple et plus vulnérable.

La Ville ne tomba pas, mais il s'en fallut de peu. Malgré les désirs les plus ardents, nul ne pouvait attribuer le salut à un miracle ; cette nuit-là, les épées et les flèches avaient seules

défendu le triangle formé par la Corne d'Or et le palais impérial, et le pire massacre survint à proximité même de l'église. La percée des Turcs y fut stoppée, mais après un bain de sang tel que personne n'avait le cœur à parler de miracle, et pas même de victoire. Tout assaut repoussé en est bien sûr une, mais ce n'était pas le gros de l'armée ennemie qui avait attaqué, comme si, en vérité, les Turcs eux-mêmes se pliaient aux instructions de Jean. N'avaient pas participé à l'ouverture en un instant d'une brèche dans le rempart un grand nombre de soldats, mais un détachement de derviches auquel les nôtres avaient déjà eu affaire. Un jour, ils s'étaient massés près des murs, mais hors d'atteinte de nos archers. Au début, tout avait semblé être la célébration d'un service religieux : une longue litanie de prières, puis étaient entrés en lice les zurle et les fifres, d'abord en sourdine, de plus en plus fort ensuite. Vers la fin, on avait entendu le gros tambour marquer une cadence lente d'abord, puis de plus en plus rapide, qui scandait les mots des prières. Un derviche s'était alors levé et, le sabre en main, mis à danser en suivant le rythme qui s'accélérait ; petit à petit avait grandi le nombre de ceux qui le rejoignaient ; balançant toujours plus vite, ils décrivaient un cercle comme des hirondelles de mer ; le tambour, les zurle, et les fifres déchiraient le ciel ; les mots des prières se distinguaient de plus en plus difficilement, tout était couvert par la clameur – hou, hou – qu'ils poussaient en quittant le cercle pour s'élancer vers le rempart sans armures, vêtus uniquement de leurs longues robes blanches. Quand ils arrivèrent à portée de tir, l'épouvante avait tellement saisi les nôtres qu'il fallut du temps pour armer et bander les arcs ; sans cesser de danser, les derviches avaient regagné leur point de départ.

Ce soir aussi ils ont dansé, nous raconta l'un des participants à la bataille aux Blachernes, près de l'église de la Sainte-Vierge. On aurait cru qu'ils dansaient en se battant ; ils dansaient, chantaient, hurlaient à nous terrifier. La mort, ils s'en fichaient, nous également, mais nos épées semblaient ne leur faire aucun mal, alors qu'en majorité ils ne portaient aucune protection, aucune armure ; certains de nos soldats jurèrent en avoir embroché, mais cela ne les empêchait pas de monter à l'assaut, de se battre, de donner la mort à ceux qui croyaient la leur avoir donnée.

Un instant, on pensa le miracle de leur côté : parvenus sans difficultés à l'église, ils ne furent stoppés que par un détachement de la garde impériale accouru sur le lieu de l'incursion. Les derviches se battirent jusqu'au dernier et, au petit matin, lorsqu'on dénombra les corps, on constata avec effarement qu'il y en avait en fait très peu de chez eux. Alors que beaucoup des nôtres étaient tombés.

Le miracle paraît nous trahir, nous tourner le dos, s'allier avec nos ennemis, me dis-je ; ils ont failli l'emporter là où, justement, nous situons le gage du secours du Tout-Puissant. Et mon père aurait songé, s'il ne l'avait pas dit déjà haut et clair, qu'ils nous avaient vaincus en tuant autant de nos soldats.

Le troisième jour de notre jeûne était un lundi, le lendemain de l'incursion des derviches. Effrayée, la Ville repassait les événements de la nuit. Le doute ou, plutôt, le scepticisme sur la survenue d'un miracle gagna tout le monde. Et on se mit à discuter les diverses prophéties. Jamais la Ville ne tombera, affirmaient les uns ; l'ennemi ne pourra atteindre que la colonne de Constantin d'où il sera chassé et poursuivi jusqu'aux confins du monde. On paraissait se rattacher aux histoires de mon père : l'Ange divin veillait sur Sainte-Sophie depuis son édification.

Nous avons bien vu ce qui s'est passé quand les croisés pissaient dans l'autel et que, vautrées dans le trône du patriarche, leurs catins exhibaient leur chatte ! disaient d'autres. Vous mélangez toutes les prédictions : la colonne de Constantin est effectivement liée à notre effondrement, elle seule restera debout alors que Sainte-Sophie, elle aussi, s'écroulera. Et la Ville disparaîtra à la fin des temps qui s'annonce devant nous. Elle sombrera dans la mer, affirmaient d'autres encore, tandis que Sainte-Sophie, telle un puissant navire, voguera sur les flots qui se refermeront sur la Ville de Constantin. Mais très peu d'entre nous en tireront bénéfice, seuls seront sauvés ceux qui auront pu trouver place dans l'Église, les autres seront submergés.

Mais non, démentaient certains autres qui réitéraient pour Dieu sait quelle fois la prophétie sur le dernier Empereur : tous seront noyés hormis ceux qui l'accompagneront sur le chemin de Jérusalem. L'Empereur déposera sa couronne sur l'autel de Sainte-Sophie que la mer engloutira comme tout le

reste. De l'autre rive du Bosphore, celle asiatique, il sera le dernier homme à voir la Ville avant son immersion ; puis, en cheveux, il gagnera Jérusalem où, descendue du ciel, une nouvelle couronne coiffera son chef. Et ensuite l'Empereur rejettera tous nos ennemis à la mer.

Belle consolation... commentaient cependant quelques-uns, vu que dans la mer, nous y serons déjà ! Des retrouvailles pour tous... à l'exception de l'empereur et de sa suite qui se seront sortis de cette merde, ce qui ne nous changera guère !

Au Forum de Constantin où j'écoutais ces débats, le soleil se faisait trop éclatant et la discussion s'éternisait, lassante. À pas lents, je suivis la longue route de la Mésé pour rentrer chez moi. Les colonnades étaient désertes à cause, un peu de la guerre, un peu de la chaleur trop accablante pour les marchands à pareille heure de la journée. Je songeai que Jean était peut-être dans le vrai. Il fallait gagner le miracle à notre cause.

Le soir, nous nous retrouvâmes là où nous nous étions mis d'accord sur les préparatifs. Marc était trempé comme une soupe : en traversant le Lycos, il avait trébuché et fait une chute. Mauvais signe, me dis-je.

Jean ouvrit la marche. Nous avançons en colonne, dans un silence taciturne. Nous évitâmes le quartier très peuplé qui, des parages du Forum du Bœuf, s'étendait vers ceux Théodose et de Constantin et le quartier vénitien – un dangereux coin de venelles que, je l'ai dit déjà, Jean devait connaître comme sa poche – et la muraille donnant sur la mer ; nous essayâmes toutefois de nous tenir à l'écart pour ne pas être repérés par les gardes. Un lièvre traversa bruyamment devant nous et disparut dans les ondulations de broussailles ; longeant la porte de Kontoskalion, nous nous glissâmes dans une ouverture de la palissade entourant la populeuse crête que la péninsule formait ici en direction de la mer de Marmara et de la Corne d'Or ; personne ne gardait cette enceinte intérieure car tous les guetteurs tels que moi devaient se poster sur les murailles extérieures, terrestre ou maritime. Nous aperçûmes l'éclat de la tour du phare qui, par-dessus les murs, adressait des signaux à la mer. À qui donc maintenant indiquer le chemin ? me demandai-je ; cette fois aucun secours ne viendra de ce côté.

Ni d'un autre, je le savais, et notre entreprise, cette nuit-là du moins, paraissait moins frappée de démence. Nous passâmes près d'un moulin à vent aux ailes grinçantes, mélancoliques ; maintenant, j'étais sûr de savoir où nous allions.

Il nous fallut à un moment nous engager dans une ruelle et, retenant notre souffle, nous faufiler entre de hautes maisons à étages comme dans une gorge que ses habitants rendaient dangereuse. Mais vu l'heure, tous dormaient. D'aucune fenêtre ne parvenait la moindre lumière, le moindre bruit : il était tard, et la guerre incitait à se coucher plus tôt et à chercher à se consoler dans les bras du dieu Hypnos. Toutes les fois où Thanatos, son frère, est trop proche de nous, nous nous sentions pour lui une affection croissante.

Et nous arrivâmes aux arcades de l'Hippodrome.

Marc et Luc s'arrêtèrent.

– Tu ne penses... tout de même pas... balbutia Luc.

– Ne t'inquiète pas. À cette heure, pas de risque qu'une putain prenne ta virginité ! dit Jean avec un sourire.

Un sourire que lui-même devait savoir affecté. Il se faisait suffisamment tard pour que les putains aient peur elles aussi ; quoique ce fût leur lieu de prédilection pour y tenir boutique le jour et le soir, à pareille l'heure elles évitaient les ruines de l'Hippodrome. Une multitude d'histoires et de fables se rapportaient à cet endroit, la plus terrible n'étant pas une invention, mais le récit d'un fait authentique : lors de la révolte de Nika, les soldats de Velizar massacrèrent ici quelque trente mille hommes. Selon l'une des versions, Justinien aurait pour cette raison bâti près de l'Hippodrome Sainte-Sophie comme étant son église pénitente ; Gémistos dirait un jour que l'empereur avait payé cette église avec son or, et le peuple de son sang ; il va de soi que mon père, dans ses anecdotes sur le passé glorieux de nos empereurs et généraux, jamais ne mentionnait pareils détails. Or, il les connaissait forcément, et jamais je ne pourrai l'interroger à ce sujet.

Ces événements s'étaient déroulés presque un millénaire auparavant ; mais leur souvenir restait vivace chez nous les Romains, les Hellènes ou, comme les Occidentaux nous nomment dans leur mépris, les Grecs ; la mémoire est longue et opiniâtre. Peut-être vaudrait-il mieux moins nous rappeler le

passé, moins chercher dans chaque lever du jour le reflet du crépuscule de la veille. Ou même pas de la veille ; nous nous souvenons davantage d'événements vieux de mille ans que de ceux survenus le matin-même.

Alors que nous traversions les arcades, Marc trébucha contre une pierre et fit une chute. C'est mal parti, me dis-je à nouveau. Déjà qu'il était trempé, le voilà maintenant le genou en sang...

L'Hippodrome était désert, illuminé par le clair de lune ; nous distinguons le haut obélisque au centre et, tout près, une rangée de colonnes qui, jadis, portaient les statues des précédents empereurs. Selon une légende, trônait aussi dans cette succession la statue d'un empereur inconnu – celle précisément du dernier appelé à régner avant l'Apocalypse. Certains prétendaient que, parce qu'il combattait justement la prophétie, qu'il affrontait le destin, l'empereur Romain avait, à son départ pour la première grande guerre contre les Turcs, fait jeter à bas les statues. Nous connaissons l'issue de la bataille : les Turcs nous écrasèrent à Mantzikert et ainsi tombèrent Antioche, Édesse, toute la partie asiatique de notre empire, l'autre rive du Bosphore devenant une menace. Aveuglé, Romain termina sa vie dans un monastère tandis que son héritier Alexis Comnène ne trouva rien de plus intelligent à faire que de solliciter le pape pour qu'il envoie les croisés – l'une des rares requêtes à laquelle, pour notre plus grand malheur, de tout cœur il fut accédé.

Nous nous fîmes toutefois à la lisière de l'Hippodrome ; l'espace d'un instant, je songeai que Jean avait conservé suffisamment de prudence pour nous éviter de passer entre les colonnes au centre où aurait pu nous apercevoir une sentinelle en faction près de l'Hippodrome ; et même si ne demeuraient plus là ceux qui entretenaient les meilleures relations avec les autorités, une chose était sûre : même l'esprit ensommeillé, n'importe qui se serait rappelé la scène on ne peut mieux.

Je devais aussitôt comprendre que ma supposition n'était pas fondée.

Devant les colonnades fermant la partie orientale de l'Hippodrome se dressaient des pans de murs, peut-être les restes des tribunes où, aux temps lointains dont rêvait mon père, les spectateurs aimaient à suivre les courses de

quadrages entre les Verts et les Rouges ; divisés par leurs passions partisans – une joie sans gain et une tristesse sans perte, dirait Gémistos – ils allaient finalement s’unir dans la révolte et tous être massacrés ici, à l’Hippodrome, sous les fenêtres du vieux palais impérial. Tout était envahi de buissons ; d’un bras résolu, Jean écarta la verdure maintenant plus noire que verte dans le clair de lune et dit :

– Entrez.

Nous vîmes une poterne, basse, arquée, qui ouvrait sur l’obscurité. Selon les instructions de Jean, les trois autres avions amené des torches enroulées que nous portions sur le dos dans un sac. Jean aussi avait un sac, mais qui me paraissait contenir bien plus qu’une simple torche. Je sortis la mienne dans l’intention d’enflammer aussitôt l’amadou, mais Jean me retint :

– À l’intérieur...

J’avançai dans le noir.

« Pas plus loin ! siffla-t-il entre ses dents. Sitôt dedans, arrêtez-vous. »

Nos torches allumées non sans peine, nous comprîmes sa mise en garde : juste après l’entrée se dessinait un tout petit espace dont plongeait dans le noir un escalier de pierres, raide, raviné. Un pas de plus et Luc, le premier à pénétrer, aurait dégringolé la tête la première dans les ténèbres.

Nous restâmes silencieux, et il me sembla, en bas, au fond de l’obscurité qui réfléchissait la lumière de nos torches, entendre de l’eau.

– Prudence ! dit Jean en entamant la descente.

Toute recommandation était désormais bien inutile.

Ma grande torche tenue bien en l’air, je me sentais affreusement mal à l’aise. Les marches étaient glissantes, des morceaux manquaient par endroits et ceux restants n’inspiraient pas une confiance aveugle. L’un de nous va glisser et disparaître dans le noir, ça ne fait pas un pli... me dis-je tout en m’enfonçant dans les ténèbres à tâtons et avec une infinie lenteur.

La voûte de briques couvrant l’escalier était très basse et renforçait plus encore la sensation de descente dans un tunnel étroit, abrupt, les torches ne pouvant éclairer que légèrement au-dessus et devant nous. Et quand soudain nous en

atteignîmes le bout, je compris que je ne m'étais pas trompé en percevant un bruit d'eau.

Tout en bas se trouvait ce qui, de prime abord, me parut être une plateforme de planches, noires d'humidité, glissantes, mais offrant apparemment un appui plus fiable que l'escalier laissé à l'abandon. Puis je vis qu'en réalité cette plateforme traçait une sorte de chemin, de plancher surélevé d'un pied ou deux au-dessus de l'eau qui sinuait entre des colonnes.

Car l'eau était partout à la ronde, hérissée de piliers de pierre – certains d'un seul tenant, d'autres constitués de plusieurs blocs, d'autres encore d'une taille plus fine ou grossière qui, je devais le constater ensuite, portaient des chapiteaux très divers, comme si quelqu'un avait laissé vagabonder son imagination ou qu'ils étaient de provenances différentes.

Pour autant que nos torches nous permettaient d'en juger, c'était une salle passablement vaste, remplie d'eau et de colonnes, et je pus alors présumer où j'étais. Non loin d'ici, jouxtant presque Sainte-Sophie, se trouvait la grande Citerne, toujours en usage ; en cas de menace de siège y était amenée l'eau de sources proches. À présent elle suffisait amplement à nos besoins, mais autrefois, au temps où la Ville de Constantin était véritablement la Reine des villes de l'Œkoumène, quand sa majesté justifiait tous les contes et rêves de mon père, un nombre bien supérieur de citernes était nécessaire à son approvisionnement en eau si elle était durablement assiégée. On les avait construites à l'époque, elles étaient ensuite tombées dans l'oubli.

À l'évidence, nous étions dans l'une d'elles.

« Il est sur terre quantité de choses qui nous seraient visibles si nous savions voir, disait le Maître. Et sous terre, ajoutait-il, quantité d'autres que nous ne pouvons ni ne savons voir. »

Ce plancher, néanmoins, m'intriguait. Les marches de pierre donnaient à penser que cette citerne était depuis belle lurette abandonnée, oubliée. Le plancher, visiblement, n'était pas de construction récente mais en bien meilleur état, et les planches, gonflées d'humidité, avaient encore l'air solides.

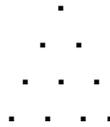
J'en approchai ma torche, et quelque chose dans l'eau fit un bond.

– Il y a quelque chose dans l'eau ! paniqua Marc.
– Des poissons, fit Jean. Mais ne les touchez pas, ici, c'est interdit.

Interdit... par qui et pourquoi ? me demandai-je. Qui a construit ce chemin au-dessus de l'eau ? Mais j'emboitai le pas de Jean, comme les deux autres, sans mot dire ni sans poser de questions.

Une vingtaine de pas plus loin le chemin s'évasait en une sorte d'estrade, certes pas d'une grandeur démesurée, mais d'une largeur suffisante pour que nous puissions y tenir tous les quatre, prendre nos distances, former comme un cercle et, sur injonction de Jean, répartir régulièrement nos torches.

Il s'accroupit dans cet espace et, à la craie, dessina :



Puis il se redressa et, bras levés, paumes des mains ouvertes tournées vers le haut et la voûte, se mit soudain à tonner d'une voix que je ne lui connaissais pas et qui fit me demander si c'était bien la sienne :

Je prononce ces noms immortels que jamais la langue des mortels ne peut prononcer clairement !

Puis la voix se lança dans une litanie :

ÊEO OÊEO IÔÔ OÊ ÊEO ÊEÕ OÊ EÕ IÕÕ OÊÊE ÕÊE
ÕOÊ IÊ ÊO OÕ OÕ OÕ IEÕ OÊ ÕOÊ IEÕ IEEÕ IÕ OÊ IOÊ
ÕEÕ ÕIÊ EÕ OI ʘ ÊOÊ ÕYÊ ÊÕOÊÊ ÊIA AÊA EÊA ÊEEÊ
EEÊ EEÊ IÊÕ ÊEÕ OÊEEEOÊ ÊEO ÊYÕ OÊ EIÕ ÊÔ ÕÊ EE
OOO YIÕÊ

J'eus alors la sensation que si la voix de Jean n'était plus la même, l'espace de la citerne était également autre, plus grand, plus lumineux. Et que nous n'étions plus seuls.

Les paroles de Jean cette nuit-là me laissèrent une profonde impression ; il les prononça avec une foi ardente – la foi qui transporte les montagnes ? – qui se transmet à moi par

leur tonalité et leur signification. Et dès le premier soir, alors qu'il était à les dire, je songeai que ce genre de psalmodies ne pouvait être sans conséquences. La voix de Jean avait des accents très différents par rapport à sa tentative précédente pour m'assurer moi, puis nous trois, du sens de ce qu'il entendait faire. Cherchait-il alors à s'en persuader lui-même et, en voulant nous convaincre, à se préparer pour cet acte ? Où était-ce quelqu'un qui parlait à travers lui ?

– Raconte donc, dirait plus tard Zoé.

– Je me rappelle parfaitement tout ce qui fut dit pendant ces sept nuits. J'ai le sentiment aujourd'hui que le complet rituel était en réalité l'œuvre de Jean. Il avait entendu des choses ici et là, pu quelque part jeter un rapide coup d'œil à quelque écrit, puis, sur la base de vagues souvenirs et de ses propres sensations, formulé de son mieux son incantation. Les noms invoqués ces jours-là ne correspondaient pas en tout point à ceux que nous pouvions appeler à la rescousse contre l'ennemi ; je ne pense pas que la majorité de ces êtres du bas de la hiérarchie auraient pu causer grand tort au puissant ennemi... hormis lui gâcher son dîner. Qui sait d'où, Jean connaissait une foule de noms, et moins les pouvoirs et vocations ; à croire même qu'il n'en avait aucune idée et que, dans le doute, il les avait tous fourrés dans sa litanie.

– Pourtant, ferait remarquer Zoé, ce chemin de bois, quelqu'un avait bien dû le construire ...

J'ignore si quelqu'un avait effectivement défendu de toucher les poissons de la citerne. On racontait, je le savais, que dans les maisons proches de l'Hippodrome et par temps de fortes pluies, les caves étaient inondées et que les habitants, en guise de dédommagement, recevaient avec l'eau des poissons pour le repas du soir ; toutes les interdictions pouvaient être le fruit de l'imagination de Jean ; de même que, j'en suis convaincu, la majeure partie du rite qu'il avait accompli.

Mais il n'avait pu imaginer ni construire seul le chemin de bois.

Plus tard encore, je devais tenter d'apporter une explication sans rien cacher à Zoé :

– J'en suis de plus en plus persuadé, Jean palliait son ignorance par une ferveur, une foi décuplées ; jamais ensuite, j'en suis certain, je n'ai entendu quiconque parler avec pareille

force, avec la conviction que ses mots ne pouvaient rester sans écho, sans les craindre ni les croire une seule seconde simplement jetés dans les ténèbres pour y sombrer, dans l'eau au milieu de poissons muets, dans les buissons des ruines de l'Hippodrome, dans le grincement du moulin. Non, c'étaient d'étincelantes flèches qui transperçaient l'obscurité ; et qui atteignaient leur cible. Une cible peut-être différente de celle visée par l'archer.

– Des flèches... répéterait alors Zoé.

Je croirais qu'elle se moquait de moi, mais en la scrutant, je la verrais mortellement sérieuse.

« ... Des flèches, tiens donc... Voilà qui est intéressant. »

Peu importe, sans la foi on ne peut rien faire. L'ennui, c'est qu'elle est diverse : ont la leur et les assaillants et les défenseurs d'une ville – même quand avec les mêmes mots ils prient le même dieu. Je crains que Pléthon ne le comprenait pas trop ; Qutbuddin, peut-être, mais j'aurais aimé m'en entretenir avec lui ouvertement, en public. Jean avait la foi, la foi de ces derviches qui périrent près de l'église de la Sainte-Vierge des Blachernes, une foi que les défenseurs voyaient s'étioler et que jamais je n'ai eue. Jean, si, dès la première nuit, et qu'il a conservée les six nuits suivantes ; elle atteignit là son apogée, et qu'elle ait pu le faire à nouveau ultérieurement me semble difficile, même si des occasions s'en présentèrent, les Moires ne pouvant lui témoigner plus grande magnanimité.

Cela prime le savoir.

Je me souviens du son de sa voix, je me souviens de son visage – d'ange ou de démon –, je me souviens de sa main sèche, légèrement froide dans la mienne, et de celle de Marc, humide, brûlante. Chaque nuit nous avons formé le cercle, répartis à distance égale : Jean, moi, Marc, Luc. Plus que jamais le visage de Luc était celui d'un ange.

Je me souviens de cet ilot de lumière où nous nous tenions, qui attrapait les sombres planches, l'eau en-dessous, tout autour, et le haut des piliers qui pointaient hors de l'eau. Autour et au-dessus, il y avait les ténèbres, des bruits étranges lorsque Jean restait silencieux, des bruits que je ne pensais pas être seulement ceux de l'eau ou de poissons bondissant, des bruits propres à ce seul endroit et, je le crains, à ce seul instant.

Tout cela jusqu'à la dernière nuit, la septième, quand il m'a semblé entendre autre chose, voir autre chose que la danse incertaine de la lumière tremblotante sur les piliers de pierre, sur la surface de l'eau.

J'ai failli hurler mais j'ai pu me contenir et scruter le visage de mes compagnons – le visage d'ange de Luc, le visage de prêtre d'une religion secrète de Jean, le visage de Marc que je ne pouvais percer à jour – mais sans pouvoir y lire de réponse à mon tourment : l'un d'eux avait-il vu, entendu comme moi ?

Après, me suis-je dit alors que nous remontions le terrible escalier, haut, raide, sans fin, je leur demanderai après, mais je ne savais pas que cet *après* ne viendrait jamais.

Ou peut-être le savais-je, mais sans vouloir me l'avouer.

C'est là mon dernier souvenir ; me sont entièrement sortis de la mémoire notre retour chez nous, notre séparation, l'endroit où elle s'est effectuée. Peut-être ai-je posé la question, mais je ne me rappelle pas la réponse.

– Tu ne te rappelles pas ou tu ne souhaites pas te rappeler, me demanderait bien plus tard Zoé alors que je lui racontais tout cela. Qu'elle, justement, me pose cette question ne relevait pas du hasard.

Néanmoins, ce dont je me souviens aujourd'hui encore comme au moment où je me confierai à Zoé, c'est l'instant où, dans mon lit, la même nuit, j'ai été réveillé par un tonnerre de cloches.

Sonnaient celles, voisines, de la Sainte-Vierge Péribleptos, leur faisaient écho toutes celles plus éloignées ou plus proches – sonnaient toutes les cloches existant dans la Ville : des Saints-Apôtres, de la Vierge Hodigitria, de Saint-Jacques-des-Manganes, du Christ-Pantokratôr, du Christ-Pantépopte, de Sainte-Théodosie, de Saint-Jean de Cornibus, de Saint-Jean de Petra, de Saint-Georges, du Saint-Sauveur-in-Chora, et, naturellement, les dominaient toutes les puissantes cloches de Sainte-Sophie. Puis, du monastère voisin, se joignit le claquement de bois du cimadrome.

Il ne pouvait y avoir à ce tintamarre qu'une seule explication.

L'assaut décisif contre la Ville avait débuté.

D'un bond je fus debout, je m'habillai et, saisissant arc, carcan, flèches, courte épée, à toutes jambes allai prendre mon poste. Débouchant du noir de l'escalier, hors d'haleine, je fus aveuglé par le reflet du clair de lune sur la mer et stoppé sur le rempart par un cri montant de l'obscurité : À la porte Dorée ! Vite ! Ventre à terre, je repris ma course, comme un ou deux mois auparavant, mais cette fois, je le savais, c'était pour me jeter au cœur de la bataille. Tout à me hâter, je n'eus pas le temps d'avoir peur.

Tête baissée, je faillis effectivement tomber au milieu de la bataille : attaquant la porte Dorée et le mur d'enceinte, les Turcs avaient ouvert une brèche là où, jadis, la porte avait été murée ; puis, une partie du rempart s'était effondrée, et je parvins à la dernière seconde à m'arrêter au bord du précipice.

Plus bas, la bataille faisait rage. Les combattants étaient agglutinés en une masse sombre dont ne fulguraient que des scintillements d'épées ; résonnaient les échos de ferraillement, des cris, des clameurs où se devinaient des invocations au Christ, à Allah, à la Vierge.

Je dégainai mon épée en fixant la mêlée sous moi. Je voulais m'y joindre, mais la hauteur était trop importante pour que je puisse sauter, et il n'y avait aucun espace libre où le faire. J'allais devoir chercher l'escalier par où descendre et je rebroussai chemin.

Juste à mes pieds quelque chose fila qui me fit me jeter sur le côté : un grappin de fer avait tinté contre la pierre, rebondi, entamé une glissade à reculons ; il raclait, remontait la paroi intérieure du mur qui abritait le chemin de ronde ; puis deux de ses dents s'accrochèrent, et il se planta. Je bondis sur le mur, à l'arête même.

Le long du rempart pendait une corde. Je vis briller la cuirasse d'un guerrier turc qui grimpait vers moi, incroyable de rapidité. J'assénai un coup d'épée à la corde, et je sentis que je l'avais plus déplacée qu'entamée. Une flèche passa en sifflant.

Je refrappai la partie de la corde collée contre le mur. Et refrappai encore, sans m'inquiéter du bruit des flèches. Mon épée cognait la pierre, je voyais des éclats s'envoler ; la corde céda. J'entendis crier les guerriers qui tombaient.

Mais le premier de la cordée était déjà presque en haut. Au dernier instant il se projeta et des mains agrippa le bord du

mur. J'aperçus son visage près de mes pieds : de longs cheveux noirs, des pommettes saillantes, une bouche distordue qui vociférait contre moi comme pour m'anéantir par la simple force de sa voix. Il ne pouvait rien faire et le savait : dans son désespoir, le conquérant hurlait pour sauver sa vie.

Je plantai mon épée mutilée dans le hurlement, dans le visage ; je perçus la dureté de la chair et des os ; le hurlement de rage cessa et retentit un bruit, un bruit sourd montant du plus profond des entrailles, puis le bruit et le visage et mon épée chutèrent.

Et moi aussi. Brusquement je m'étais écroulé, je me retrouvai allongé sur la pierre du rempart, plaqué solidement au sol un homme en armure couché à côté de moi ; une pluie de flèches arrosa l'endroit où j'étais l'instant d'avant. Ricochant sur la pierre, l'une d'elles me tomba à plat sur la poitrine ; je la fixai, fasciné.

– Elle aurait été en toi plutôt que sur toi si je ne t'avais pas attrapé... dit l'homme en armure.

Il m'examina avec attention.

« ... Inexpérimenté, mais un vrai guerrier. C'eût été grand dommage que de mourir sitôt le premier acte d'héroïsme accompli...

J'étais écrasé entre, d'un côté, le poids de son corps et, de l'autre, le rempart de pierre. En me trémoussant je tentai de me redresser.

« Doucement. Ne t'expose pas trop...

Je restai voûté, à l'abri. Alors seulement j'aperçus près de nous trois soldats debout, le bouclier levé pour se protéger des flèches et nous protéger nous.

« Quelqu'un aurait-il la bonté de m'aider à me relever ? demanda l'homme maintenant assis.

Deux hommes l'assistèrent. Le troisième ne quitta pas sa place, l'œil vigilant.

« J'ai perdu mon bouclier en te bondissant dessus...dit-il.

Il semblait être de ceux qui font la sourde oreille à leurs propres conseils : il se tenait debout, sans s'occuper des flèches.

– Je n'ai plus d'épée... dis-je.

– Et bien failli ne plus avoir de tête.

– Je veux descendre.

Il sourit.

– Et tu es fermement résolu à être ce soir un héros mort. Tu n’as pas d’armure et, dirait-on, jamais eu non plus de bouclier. Et te voilà maintenant sans épée. Que l’on t’en donne une, que l’on t’envoie en bas, et ça ne traînera pas. Peut-être qu’ensuite se trouvera-t-il quelqu’un pour dire de toi : c’était un pauvre et vaillant petit archer. Oui, voilà qui pourrait faire une jolie épitaphe...

Je pus maintenant mieux le détailler. Il était jeune, un peu plus jeune que mon père, mais à voir sa cuirasse et son casque, ce n’était manifestement pas un simple soldat. Loin de là.

« ... Il importe de ne pas mourir sottement. Si, cette nuit, tu ne devais rien réussir d’autre, ton acte suffirait. Mais qui sait ce que cette nuit nous réserve encore. Ramasse ton arc et tes flèches...

Je n’aurais pas cru mon arc intact après ma chute. Fait de bon bois, il n’était pas endommagé.

« ... Tu vas rester avec nous, dit-il en homme accoutumé à commander au cours d’une bataille. Un archer nous sera le bienvenu. »

– Nous allons descendre ?

– Tu en meurs d’envie, sourit-il. Sois sans crainte, tu en auras vite par-dessus la tête. Tu te lasserás.

– Je veux me battre.

– Que fais-tu donc sinon cela, te battre ?

D’en bas, des ténèbres, monta un hurlement effroyable. L’un des nôtres ou des leurs ?

« Tu vois bien, nous précipiter tous en bas serait fatal. L’ennemi n’attend que ça...

Il se tut, prêta l’oreille aux bruits de la bataille.

« ... Ils sont assez nombreux. Le jeune empereur y est aussi. Quel est ton nom, jeune héros ?

Je répondis. Je lui dis mon nom, celui de mon père. Et sa profession.

Le silence dans lequel il accueillit mes paroles me glaça.

« Le fils de Constantin ? » dit-il enfin.

– Euh... oui... fis-je d’une voix mal assurée.

Il me parut se tâter, hésiter à en dire davantage. Ce qu’il fit, mais plus pour lui-même :

– Le fils de son père... Je me présente : je suis Loukas Notaras. Peut-être ton père t'a-t-il parlé de moi ?

Ce fut ainsi que je fis la connaissance de Loukas Notaras. Évidemment que par mon père j'avais entendu parler de lui ; il appartenait à ce groupe de jeunes nobles résolus rassemblés autour du jeune empereur Jean. Mon père avait quelques années de plus, mais il les aimait et se sentait proche d'eux. Loukas Notaras, disait-il, est l'un de ceux qui, demain, conduiront l'empire à de nouvelles victoires. Jusqu'à Jérusalem et en Italie.

Bien qu'entré en fonction auprès du vieil empereur Manuel et comptant au nombre de ses hommes liges, mon père aimait le jeune empereur et ceux arrivés avec lui ; plus proches de mon père par l'âge, ils n'étaient nullement disposés à chercher éternellement à être dans les bonnes grâces du sultan et, selon son expression, à frémir à chacun de ses éternuements. Nous nous comportons, disait-il, en homme enfermé dans une cage avec un lion repu et qui jubile de le voir pas encore affamé. Que penses-tu d'eux maintenant ? avait demandé ma mère à l'arrivée du sultan devant Constantinople. D'eux, rien, avait répondu mon père ; le lion a faim, voilà tout.

– Bon, dit Loukas Notaras à un soldat. Trouve quelqu'un pour rester ici. Nous devons continuer, vérifier que la défense tient bon de l'autre côté de la brèche.

Très vite arrivèrent une dizaine d'hommes, en fait un groupe mélangé de soldats et d'archers comme moi. Loukas Notaras leur donna de brèves instructions, et nous poursuivîmes. Je me rendis compte du respect que les soldats déjà lui témoignaient, mais aussi de l'amour qu'ils lui portaient ; même dans la bousculade et le feu de l'action, aucun ne manquait de lui donner du *megalopifanestos*, une épithète qui l'embellissait avant que le destin ne me mette à se rire de lui et de son titre.

Je passai le reste de la nuit sur le rempart, jusqu'à l'heure de la victoire, avec Loukas Notaras. Il ne m'adressa guère la parole, occupé qu'il était à surveiller la défense. Je le sentais pourtant à chaque instant conscient de ma présence, comme s'il devait s'acquitter avec moi d'une tâche importante mais qu'il différerait sans cesse.

Le matin apporta la victoire.

– L'une des rares, dirait plus tard Zoé le regard plongé dans l'obscurité devant la maison de Gémistos dans le Péloponnèse.

– Et fallacieuses, ajouterais-je.

Cette première victoire que je vécus nous trouva à la Cinquième Porte militaire : à cet endroit le Lycos coule sous le rempart pour arroser la ville, et il fallait toujours redoubler de vigilance de crainte d'une infiltration ennemie. D'abord, nous entendîmes des clameurs et des chants d'allégresse, et nous nous arrê tâmes gonflés d'un espoir que très rapidement vint confirmer un messenger hors d'haleine.

– Victoire ! Ils fuient ! victoire !

Les soldats alentour se joignirent à la liesse, et moi avec eux. Puis, tombant à genoux, ils rendirent grâce à la Vierge :

*Ô, Sainte Vierge, toi seule pure et bénie,
Ô, Impératrice des Cieux, Bouclier de nos âmes,
Délivrés du mal, tes serviteurs, Mère de Dieu,
Nous te chantons cet hymne de victoire et de gratitude.*

Agenouillé près de moi, Loukas Notaras me donnait l'impression de ne pas me quitter des yeux tout en récitant la prière. Quand nous nous relevâmes, le visage grave, il me tira sur le côté – pour la seconde fois cette même nuit.

– Jeune homme, il me faut maintenant te dire...

Il reprit d'une voix lente, sourde :

« ... ce que je ne pouvais pas te dire cette nuit, pendant la bataille. Ton père... »

J'eus la sensation d'en avoir eu tout le temps le pressentiment.

Quand les Turcs passèrent à l'assaut, Constantin était justement à la porte Dorée. Le premier il s'élança pour stopper l'incursion. Et il fut parmi les premiers à tomber.

Lorsque ma mère m'accueillit sur le seuil de notre maison, sa joie me laissa penser qu'elle ne savait pas encore pour mon père. Je me trompais : elle se réjouissait de mon retour d'entre les morts car, jugeant d'après ce qu'on lui avait dit à mon sujet, elle me croyait moi aussi tué. De mes compagnons d'unité, aucun ne m'avait vu de toute la nuit ni n'avait assisté à mon combat sur le mur puis à ma rencontre

avec Loukas Notaras ; et comme nous nous avons quitté la porte Dorée aussitôt après, j'étais pour mes camarades celui qui avait disparu cette nuit-là, très vraisemblablement dans le tumulte de la bataille. Comme Luc dont le corps ne fut retrouvé qu'en fin d'après-midi le lendemain quand on dégagea la porte Dorée de sa montagne de cadavres.

Le corps de mon père avait été ramené par des soldats alors que la bataille se déroulait encore. La toilette funèbre faite, apprêté, il reposait maintenant entre des cierges, avec le visage apaisé d'un homme qui dort ; c'était étrange car au moment où la grande et lourde lance – dont je vis ensuite la pointe extraite de son corps – l'avait pénétré, la souffrance avait dû être épouvantable. Les pleureuses déjà dénouaient les cheveux. En l'examinant de plus près, je lui vis alors du sang dans la chevelure et une grande ecchymose à la joue gauche, poudrée de blanc pour le visage. Son corps embaumait le parfum dont on l'avait aspergé après la toilette ; un prêtre chantait près de nous. Loukas Notaras, qui m'avait accompagné, posa sa main sur mon épaule. Ma mère éclata en sanglots, à nouveau terrassée par la douleur d'avoir perdu son mari. Puis me lacérèrent les cris des pleureuses.

Le soleil avait déjà passé son zénith quand on procéda à la mise en bière et au transport du corps à l'église de la Vierge Péribleptos. Dans le narthex, je baisai le visage de mon père pour l'ultime séparation – et soudain je m'interrogeai : combien de fois l'avais-je réellement embrassé ? Toute sa vie durant, mon père avait affiché une certaine rigidité – de vrai guerrier. Au crépuscule, à la lumière des cierges, des lampes à huile et des torches, il serait inhumé là, dans le narthex, en présence du jeune empereur en personne. Je lui fus ainsi présenté une seconde fois, par Loukas Notaras qui me qualifia de jeune héros, de fils de héros. Je m'agenouillai, mais ce jour-là dans le respect du cérémonial car l'empereur me ceignit le cou d'une chaîne d'or portant la médaille de saint André le Premier Appelé.

– Il faut s'occuper de ce jeune homme, dit Loukas Notaras.

– Jamais notre protection ne lui fera défaut, confirma l'empereur.

Personne ne pouvait imaginer combien elle me serait utile, et rapidement.

Première édition en serbe : 2008

Traduit par Alain Cappon
© Gaïa Editions, 2010